

CONCLUSIÓN

Es obvio que la muestra reducida no nos autoriza a estudiar la parcelación, distribución de cultivos, etc., cosa que no pretendíamos a priori. Sin embargo, a pesar de sus impurezas, ¿no nos autoriza la muestra para elevar a definitiva la existencia de una ocultación sistemática y que afecta a gran parte de la población catastral existente? Dentro de un cierto rigor cuantitativista¹⁹, ¿no sería posible admitir una ocultación que oscilaría entre el 25 y el 35%²⁰. Sería suficiente para el grado de certeza histórica que modestamente buscamos.

¹⁹ Supongamos, por ejemplo, una línea de pensamiento historiográfico no demasiado rigorista desde el punto de vista estadístico, como podría serlo la escuela serial francesa. No pretendemos en modo alguno hacer encasillable esta comunicación dentro del rigor de una escuela puramente estadística como la econométrica americana; tal intento sería ilusorio.

²⁰ No deja de ser una coincidencia notable que Baudilio BARREIRO MALLÓN, en el curso de sus investigaciones dentro del programa de su futura tesis doctoral, haya encontrado un índice de ocultación de un 30% para una zona rural del interior de Galicia. Este porcentaje ha sido calculado a base de la comparación de la parcelación media obtenida en el Catastro de Ensenada, y otra parcelación media alcanzada a base de las escrituras notariales, especialmente foros, sin plantearse la confrontación particular de cada finca. La coincidencia de estos resultados, obtenidos por dos vías diferentes, corrobora la existencia de una ocultación sistemática y cuantificable.

UN MODELE DE DECADENCE: LE ROYAUME DE GRENADE DANS LE DERNIER TIERS DU XVI^e SIECLE

Por BERNARD VINCENT (Univ. Paris VII)

Nombre d'historiens se sont intéressés et s'intéressent encore aux conséquences de l'expulsion générale des Morisques hors d'Espagne dans les années 1609-1614. Une première certitude a été acquise avec les résultats de l'enquête minutieuse de Henri Lapeyre évaluant à quelques 275.000 le nombre des expulsés. Il renvoyait ainsi dos à dos ceux qui estimaient les victimes de la mesure d'expulsion à 100.000 et ceux qui croyaient qu'ils étaient un million. A partir de là, devint possible une étude des répercussions du phénomène pour l'Aragon et le Royaume de Valence. Commencée par Juan Regla, elle a été poursuivie par Juan Torres Morera, James Casey et Pierre Ponsot. Des résultats ont été obtenus, d'autres sont attendus.

Dans l'ensemble de la question morisque, le Royaume de Grenade apparaît comme le parent pauvre. Les évaluations de Henri Lapeyre pour cette région sont moins sûres et jusqu'à ces dernières années nous n'avons pas disposé de travaux semblables à ceux concernant la Couronne d'Aragon. Le fait est d'autant plus surprenant qu'il n'y a pas un problème mais des problèmes morisques comme le soulignait dès 1947 Fernand Braudel montrant que le Royaume de Grenade est le secteur où le conflit entre civilisations morisque et chrétienne est le plus aigu. Si les Morisques représentent au milieu du XVI^e siècle 20% de la population de l'Aragon, 30% de celle du Royaume de Valence, ils sont la moitié de celle du Royaume de Grenade. Et de plus c'est dans ce dernier domaine géographique que la civilisation morisque, disons même musulmane est la moins altérée. Ces simples constatations permettent d'avancer sans grand risque que les conséquences négatives des expulsions —celle de 1570-1571 pour le Royaume de Grenade, de 1609-1614 pour l'ensemble de l'Espagne— ont été plus durables et profondes en Andalousie orientale que partout ailleurs. C'est pourquoi j'oserai avancer le terme de modèle de décadence à son égard.

On a cru, jusque dans les années 1950 que la substitution des repeuplants chrétiens aux Morisques n'avait pas eu grande influence. 12.000 familles venues du Nord de l'Espagne auraient comblé rapidement les vides. Henri Lapeyre appuie dans le même ouvrage deux éléments contradictoires: un qui confirmait cette première thèse en indiquant que les expulsés du Royaume de Grenade en 1570-1571 étaient de 50.000 à 60.000, ainsi les 12.000 familles de repeuplants assuraient un taux de remplacement voisin de l'unité, mais l'autre par le biais de témoignages des années 1580 l'infirmit. La thèse

du résultat négatif du double phénomène migratoire apparaissait. Elle est aujourd'hui universellement admise.

Divers arguments à cela. D'abord Antonio Dominguez Ortiz examinant le nombre des villages désertés à la fin du XVI^e siècle par rapport au nombre des villages occupés avant l'expulsion a constaté que 130 sur 400 avaient été totalement abandonnés. Cette remarque est d'importance tout en étant inexacte car il faut tenir compte des communautés chrétiennes ou mixtes de la première moitié du XVI^e siècle qui, bien entendu, demeurent. Le nombre des villages effectivement désertés est légèrement inférieur à la centaine. Ce qui reste encore considérable. Ce premier fait a été confirmé par d'autres analyses, celles de Alvaro Castillo Pintado, montrant que Tomas Gonzalez, lors de son fameux "Censo de 1591" avait falsifié les données pour le Royaume de Grenade, et de Felipe Ruiz Martin, prouvant que l'archiviste-chanoine de Simancas avait recouru au dénombrement de 1561 pour combler son manque d'information relatif à l'Andalousie orientale en 1591. Le même auteur a pu, par l'examen de divers dénombrements de la deuxième moitié du XVI^e siècle, nuancer régionalement les effets des migrations. J'ai, de mon côté, apporté un élément nouveau en avançant le chiffre de 80.000 expulsés du Royaume de Grenade en 1570-1571, ce qui anéantit l'idée d'identité entre le nombre des reuplants et celui des expulsés. Le véritable rapport entre les uns et les autres n'est donc pas de 1 mais de 0,3 à 0,4 car il faut tenir compte de divers éléments trop négligés, à savoir les départs volontaires de Morisques vers l'Afrique du Nord et les pertes humaines lors de la guerre entre 1568 et 1570 et aussi le faible coefficient du feu moyen des repeuplants. Celui-ci est inférieur au coefficient du feu morisque, tout au moins au cours de la période initiale du repeuplement; entendons grossièrement 3 au lieu de 4. Dans ces conditions, il est possible de tenter une pesée globale du déficit humain. Vers 1568, la population du Royaume de Grenade était de 250.000 habitants environ, peut-être un peu plus. Une moitié était chrétienne, l'autre morisque. Nous pouvons admettre que 10.000 à 20.000 Morisques sont demeurés sur place, licitement ou non. Dans le cadre de cette hypothèse, les pertes s'élèveraient à un plus de 100.000 hommes remplacés par 30.000 à 35.000 autres. Au bout du compte, la population du Royaume de Grenade a été ramenée brutalement de 250.000 à 175.000 habitants soit une perte de l'ordre de 30%. Tel est le premier facteur qui a modifié radicalement le rapport de l'homme au sol sur un territoire de quelques 30.000 kilomètres carrés.

Afin de bien saisir l'ampleur du phénomène, il faut aussi rappeler une évidence, à vrai dire rarement invoquée: l'expulsion générale de 1609-1614 en dépit de quelques révoltes sporadiques fut réalisée sans grande difficulté. Au contraire, celle qui affecta le Royaume de Grenade en 1570-1571 fut une opération chirurgicale réalisée "à chaud". Il en résulte que les candidats au repeuplement ont trouvé une région pratiquement intacte dans le premier cas, dévasté dans le second. Non seulement la plupart des églises sont détruites ou en fort mauvais état mais aussi les moulins et les fours et nombre de maisons tant dans la Vega de Grenade que dans le Val de Lecrin, l'Alpujarra ou l'ensemble de la région d'Almeria. Les arbres fruitiers sont souvent perdus. Toute l'économie est atteinte par les méfaits d'une âpre guérilla qui a obligé les uns et les autres à vivre sur le pays pour ne pas mourir de faim.

Et puis, les armées chrétiennes ont cherché, surtout dans les derniers mois de la guerre à interdire tout ravitaillement aux Morisques insurgés en brûlant tout sur leur passage. La région est exsangue. Quelques exemples parmi tant d'autres en font foi: Aldeire, village du Marquesado del Cenete n'a plus qu'un seul four utilisable sur trois (et encore a-t-il été réparé aux frais de la marquise) et un seul des 14 moulins. Des châtaigniers, il nous est dit que beaucoup sont abîmés et desséchés, un tiers des mûriers et des vignobles sont perdus. A Almegijar et Notaez dans l'Alpujarra, les quatre moulins à farine et le moulin à huile ont été détruits, un quart des oliviers ont été brûlés. A Cajar, dans la Vega de Grenade, des 44 maisons occupées par les Morisques avant le soulèvement, 14 sont inhabitables et des travaux conséquents sont nécessaires sur les trente autres. On imagine aisément la déception des repeuplants attirés par des conditions économiques avantageuses —contrat emphytéotique, cens très faible, prélèvements annuels relativement modérés— mais affrontés à une réalité quotidienne difficile. Beaucoup repartirent dans de brefs délais, compromettant encore davantage la remise en état de la région.

La conjoncture était défavorable à une aussi vaste entreprise. L'opération avait pourtant été magnifiquement préparée par les bureaux de Philippe II. Forts de l'exemple du repeuplement réussi au moment de la reconquête du même Royaume entre 1485 et 1492, on pouvait imaginer qu'une bonne organisation parviendrait à résoudre tous les problèmes. Or, la bureaucratie espagnole est alors à son apogée. Mais, en revanche, alors que le premier repeuplement de la région avait été réalisé par étapes, il fallait, cette fois-ci, opérer d'un seul coup sur un territoire très vaste. Les deux opérations n'avaient pas exactement la même nature. Surtout le dernier tiers du XVI^e siècle est marqué par un renversement de la tendance de la conjoncture. Les décès l'emportent à plusieurs reprises sur les naissances: par exemple à Illora en 1580, 1583, 1584, 1585, 1590, 1593 sans compter les années équilibrées de 1598 à 1603. Climat et épidémies sont responsables de cet état de fait. Entre 1570 et 1600, nombreux sont les hivers extrêmement rigoureux ou les printemps particulièrement pluvieux. Les récoltes sont alors souvent médiocres en Andalousie orientale. De plus, une invasion de sauterelles, au cours des années 1572-1573 détruit la majeure partie de la récolte des villages du marquesado del Cenete et de la région de Baza: un tiers de la population de Jerez del marquesado et de Benamaurel, la moitié de celle de Dolar prennent la fuite en novembre 1573. Une épidémie se répand en 1580, repaît en 1582 provoquant des ravages essentiellement dans l'actuelle province de Malaga. Puis la peste du tournant du siècle sévit ici, dans l'Andalousie de la Méditerranée comme ailleurs, peut-être moins brutalement que dans le Nord de l'Espagne mais plus longtemps. A tout ceci s'ajoute l'insécurité permanente. Depuis la fin de la guerre de 1570 les brigands morisques tiennent la campagne, surtout dans la serrania de Ronda, l'Alpujarra et la sierra de Filabres. Ils sont insaisissables. En mars 1573, des négociations sont menées afin d'obtenir l'arrêt des coups de main de la bande du Joraique dans la région d'Almeria. Sans grand succès puisque le même homme, le 16 septembre s'empare de la population du Tahal au coeur de la sierra de Filabres provoquant la panique et le départ de nombreux repeuplants des villages avoi-

sinants. Mais encore, depuis l'Afrique du Nord, continuent les raids de pirates: des expéditions spectaculaires ont lieu tout au long de ce tiers de siècle, comme celle qui aboutit à la capture de 100 à 300 habitants du village de Cuevas del Almanzora le 28 novembre 1573 ou celle qui eut Adra comme point d'aboutissement de l'expédition de 1605. C'est pourquoi, les commissaires chargés de visiter l'ensemble du Royaume de Grenade en 1593, peuvent faire un véritable constat d'échec. Il est alors précisé, par exemple que la situation du Val de Lecrin est catastrophique en raison de la multiplication des années stériles et des inondations depuis 1580.

De ce fait, la population n'a pas connu de répit car, en 1580, les derniers Chrétiens venus participer au repeuplement sont à peine installés. Au bout du compte, il a fallu près de 10 ans pour remplir le programme établi par les secrétaires royaux en 1571. Le 24 février de cette année-là est publié l'édit de confiscation des biens des Morisques au profit du Roi. On n'a pas attendu la parution du texte pour faire les inventaires et installer des Chrétiens à la place des expulsés. En 1570, déjà, les commissaires s'affairaient dans les villages de la Vega de Grenade dont les habitants ont été expulsés plus tôt que leurs coreligionnaires. 1578 est le point ultime de l'entreprise avec le repeuplement de plusieurs villages de la sierra de Filabres, au Nord d'Almería. Les villages concernés théoriquement par le mouvement mais encore désertés à cette date le seront longtemps et le sont encore aujourd'hui pour la plupart. Chemin faisant, le projet initial fut amendé en admettant de plus en plus des individus originaires du Royaume de Grenade même ou encore des célibataires. Ceci revient à poser la question: qui sont les repeuplants?

Nous pouvons lire, un peu partout, que les repeuplants étaient en majorité des hommes du Nord et de l'Ouest de la péninsule, Galiciens, Asturiens, Leonais, Extremeños... Rien n'est plus faux. Cette erreur, maintes fois répétée dans les meilleurs et les plus récents ouvrages provient de ce que Marmol Carvajal d'une part, Nuñez Prado et Sempere y Guarinos la formulent. Elle correspondait à l'idée que se faisaient les fonctionnaires royaux quant à l'origine probable des repeuplants. Il en fut autrement.

Les Galiciens, surtout originaires de l'actuelle province d'Orense partirent nombreux. L'alcalde Murga chargé de les recruter en compte 5.087, femmes et enfants compris, le 20 février 1572. Mais le voyage fut long et difficile. Ils n'arrivèrent que fin août à Grenade, harassés, malades pour la plupart. Plus de la moitié d'entre eux moururent dans les mois qui suivirent. Les Galiciens sur qui l'on comptait tant firent ainsi défaut. Ayant relevé le lieu d'origine de 10.000 chefs de famille, j'en viens à la conclusion suivante: les plus nombreux des repeuplants sont avant tout des Andalous, les provinces de Jaén, Cordoue, Séville et Cadix apportant de gros contingents surtout au bénéfice des villages des provinces de Malaga et de Grenade, puis des Néo-Castillans, originaires surtout de la Manche. En troisième lieu viennent les Murcianos et Valenciens, extrêmement nombreux dans l'Est du Royaume. Enfin, les Galiciens. Les autres origines sont très minoritaires, dans l'ordre, Vieux-Castillans, Extremeños, Basques, Aragonais, Portugais et Français. Les textes précisent les raisons de cette répartition. En 1572, Carrion, Sahagun, Avila, La Montaña, les provinces basques, Logroño, l'évêché de La Cala-

horra indiquent fermement que personne ne veut s'expatrier soit par crainte de trouver une situation moins confortable que dans la région d'origine soit par crainte de pâtir des dangers d'un aventureux voyage soit encore parce que la pression démographique se fait moins sentir que quelques années ou décennies plus tôt. Ceux qui courent le risque sont unanimement décrits comme des individus très pauvres, voire sans foi ni loi, "la scorie de toute l'Espagne" dit un commissaire les voyant arriver à Grenade. Ceci n'a certainement pas contribué au succès de l'entreprise.

Nous pouvons donc faire appel à de multiples facteurs dont l'effet est cumulatif pour expliquer l'échec du repeuplement du Royaume de Grenade. Mais le principal d'entre eux est encore ailleurs. En la matière, ce sont des géographes qui ont fait la meilleure approche, ce qui me permet de souligner la nécessité du travail interdisciplinaire. Jean Sermet et après lui Joaquin Bosque Maurel ont émis l'hypothèse d'une modification radicale de l'exploitation et du paysage dans l'ensemble de l'Andalousie méditerranéenne. Pour eux, le processus de tropicalisation de la région a commencé au XVI^e siècle et s'est poursuivi jusqu'à nos jours. L'analyse de la tentative du repeuplement du Royaume de Grenade dans le dernier tiers du XVI^e siècle permet de transformer cette hypothèse en certitude. L'équilibre économique de la région était réalisé grâce à la parfaite connaissance pragmatique des terroirs de la part des Morisques, à leur utilisation ingénieuse de la culture en terrasses et d'un système complexe d'irrigation qui permettait de développer l'arboriculture sous toutes ses formes. Ce faisant, ils pouvaient concentrer tous leurs efforts sur un territoire utile limité aux meilleures terres travaillées intensément. La comparaison des terres cultivées dans la première moitié du XVI^e siècle, au milieu du XVIII^e siècle, et aujourd'hui montre une extension progressive des cultures à l'intérieur d'un même finage, surtout en milieu montagnard. Ce qui ne signifie pas obligatoirement un gain.

Les autorités chrétiennes avaient senti confusément la nécessité du maintien de cet équilibre. Elles se sont ingéniées à faire respecter le minifundium complexe en place dans chaque village. Mais il aurait fallu entretenir le système d'irrigation. La lenteur et les avatars du repeuplement, les catastrophes de la fin du siècle en empêchèrent souvent la réfection. Surtout, les hommes du Secano qui affluèrent en majorité n'en saisirent pas l'importance. Habités à la plaine sèche et à l'association des cultures et de l'élevage, prisonniers du microfundium qui ne leur permettait pas de subvenir à leurs besoins, ils tentèrent de rassembler —en procédant par trocs— leurs terres et d'en accaparer en défrichant. Ils détruisirent l'équilibre multi séculaire en provoquant l'érosion du sol et par là en multipliant les inondations. Il s'agit bien de décadence. Ce modèle peut-il servir pour d'autres régions méditerranéennes? La question mérite d'être posée.